

# AQVITANIA

TOME 19

2003

*Revue interrégionale d'archéologie*

*Aquitaine*

*Limousin*

*Midi-Pyrénées*

*Poitou-Charentes*

*Revue publiée par la Fédération Aquitania*

*avec le concours financier*

*du Ministère de la Culture, Direction du Patrimoine, Sous-Direction de l'Archéologie,*

*du Centre National de la Recherche Scientifique,*

*de l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3*

# SOMMAIRE

S. RIUNÉ-LACABE, A. COLIN, Bergerac, Le Therme : deux fosses du début du 1 <sup>er</sup> âge du Fer en Dordogne.....	5
J. GORROCHATEGUI, Las placas votivas de plata de origen aquitano halladas en Hagenbach (Renania-Palatinado, Alemania) .....	25
A. BEYRIE, D. GALOP, F. MONNA, V. MOUGIN, La métallurgie du fer au Pays Basque durant l'Antiquité. État des connaissances dans la vallée de Baigorri (Pyrénées-Atlantiques) .....	49
G. FABRE, Inscription et sculptures à caractère religieux d'époque romaine découvertes à <i>Iluro</i> (Oloron, Pyrénées-Atlantiques).....	67
A. BARBET, AVEC LA COLLABORATION DE C. GIRARDY-CAILLAT, J.-P. BOST, Peintures de Périgueux. Édifice de la rue des Bouquets ou la <i>Domus</i> de Vésone I - Les peintures en place .....	81
D. SCHAAD, J.-L. SCHENCK-DAVID, Le camp militaire romain de Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne) : nouvelles données .....	127
A. BOUET, J.-L. TOBIE, Les thermes d' <i>Imus Pyrenaeus</i> (Saint-Jean-le-Vieux, Pyrénées-Atlantiques) .....	155
J.-L. BOUDARTCHOUK, AVEC LA COLLABORATION DE S. BACH, L. GRIMBERT, I. RODET-BELARBI, F. VEYSSIÈRE, La <i>villa</i> rustique de Larajadé (Auch, Gers), un petit établissement rural aux portes d' <i>Augusta Auscorum</i> : l'approche archéologique .....	181
A. BERDOY, Maisons fortes des vallées béarnaises (XII <sup>e</sup> -XIV <sup>e</sup> siècles) .....	221

J.-L. SCHENCK-DAVID, Démêler le vrai du faux : un peu de nouveau sur l'évolution du site de Saint-Just à Valcabrière (Haute-Garonne) .....	253
--	-----

C. LACOMBE, De la <i>Tour de la Vizonne</i> à la <i>Tour de Vésone</i> . Réflexions autour d'un toponyme et de l'histoire médiévale et moderne d'un monument antique .....	267
--	-----

## NOTES

K. ROBIN, C. SOYER, Un fragment d'anse de bassin étrusque découvert à Barzan (Charente-Maritime) .....	285
---	-----

W. MIGEON, AVEC LA COLLABORATION DE A. ZIEGLÉ, Nouveaux blocs inscrits ou décorés dans le rempart antique de Bordeaux .....	291
---	-----

J.-L. SCHENCK-DAVID, Une inscription funéraire récemment découverte à Tourman (Gers) .....	301
---	-----

## CHRONIQUE

A. COLIN, Recherches récentes sur l'âge de Fer dans le Sud-Ouest de la France, d'après la bibliographie des années 1995-2001 .....	313
--	-----

## MAÎTRISES

S. DUCONGÉ, Les poteries du II <sup>e</sup> âge du Fer de la grotte des Perrats à Agris (Charente). Apport à l'interprétation des occupations du site au cours de La Tène .....	329
J. HÉNIQUE, Occupation du sol en moyenne vallée de la Garonne pendant l'Antiquité. Incidences du milieu naturel et des voies de communication sur les modalités d'implantation des établissements ruraux .....	331
P. BOITEL, L'occupation gallo-romaine des campagnes de la moyenne vallées de la Vère .....	334
L. DAVERAT, Les voies antiques entre Charente et Garonne .....	336
J. ATKIN, Une contribution de l'archéologie navale à l'étude des ports atlantiques européens de l'Antiquité au Moyen Age : le réemploi d'éléments de bateaux dans les structures portuaires .....	339
S. MONCOURT, L'occupation funéraire des habitats ruraux gallo-romains du bassin de l'Adour et du département du Gers durant la période médiévale (Hautes-Pyrénées, Landes, Pyrénées-Atlantiques, Gers) .....	341
L. BONNEAU, Les prieurés de l'abbaye de la Sauve-Majeure dans l'Entre-deux-Mers bordelais .....	343

Jean-Luc Schenck-David

Conservateur du patrimoine  
Musée archéologique  
départemental  
Saint-Bertrand-de-Comminges

---

# Démêler le vrai du faux : un peu de nouveau sur l'évolution du site de Saint-Just à Valcabrère (Haute-Garonne)

## RÉSUMÉ

Des sondages effectués en 2001 dans le jardin au sud de l'église de Saint-Just à Valcabrère, préalablement à une nouvelle restauration des vestiges du cloître, ont révélé que les murs très ruinés qui symbolisent ce cloître médiéval avaient sans doute été construits en 1958, et qu'ils reprenaient, à peu près, le tracé du stylobate d'un cloître dont il ne subsiste que quelques très maigres restes. Ils ont aussi montré que trois curieux murs modernes qui jouxtent la basilique se superposent, avec quelques errements, au tracé de murs du haut Moyen Age, qui appartiennent à une étape de l'évolution architecturale de l'édifice antérieur à l'église romane.

## ABSTRACT

Excavations carried-out in the garden south of the church in 2001, just before the beginning of a new restoration of the ruins of the cloister, revealed that the badly-damaged walls which symbolise the medieval cloister were, in fact, probably built in 1958 on the remains of the medieval stylobate. These excavations also showed that the three curious recent walls adjoining the basilica were more-or-less superposed on ancient walls belonging to a phase of the architectural evolution of the edifice earlier than that of the Romanesque church.

## MOTS-CLÉS

Architecture, basilique romane, cloître, enclos funéraire, édifice préroman, Moyen Age, Antiquité



Fig. 1. Vue de la basilique Saint-Just de Valcabrère (cliché Kitterie Schenck-David).

Non loin de Saint-Bertrand-de-Comminges à l'ouest et de Valcabrère au nord, la basilique Saint-Just dresse, face à son écrasante voisine, la cathédrale Sainte-Marie, un clocher fier jusqu'à la démesure. Flanquée de son cimetière enclos et des maigres vestiges d'un cloître, cette église vit, dans la plaine de la Garonne, un splendide isolement, reflet d'un état antique des lieux, dont les murs de l'édifice roman, faits pour l'essentiel de marbres romains remployés, portent témoignage. Cernée de hauts cyprès, dont les résines exhalées sous le dur soleil des étés pyrénéens entraîneraient volontiers les visiteurs, en un voyage imaginaire, dans un coin de Toscane, elle séduit les âmes romantiques (fig. 1). Mais elle irrite également : elle irrite l'historien qui déplore le laconisme des deux seules mentions qui, outre le parchemin de consécration du maître-autel découvert au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, concernent l'édifice roman ; elle irrite l'archéologue qui regrette la disparition des couches archéologiques sous les coups de pelles de générations de fossoyeurs et de quelques fouilleurs pressés ; elle irrite, enfin, l'architecte qui peine à discerner les étapes confuses d'une

1. Ce parchemin porte la date d'octobre 1200 (Bernard 1886). On suppose qu'à cette date la construction du chevet de la basilique, pour le moins, devait être achevée.

construction originale, et les phases obscures de transformations incertaines et de restaurations intempestives.

Ce n'est donc que par bribes, par touches successives, que Saint-Just de Valcabrère dévoile son histoire ; et la fouille effectuée en 2001 dans le jardin du cloître apporte une nouvelle contribution à cette reconstruction, à la mode impressionniste, de l'évolution d'un site qui fut sans doute, à l'origine, un quartier suburbain de l'antique chef-lieu des Convènes<sup>2</sup>.

## 1. LE CLOÎTRE DE SAINT-JUST

### Une histoire lacunaire et mal connue

Au sud de l'église romane, s'étend un petit jardin, clos d'un haut mur dans lequel on a voulu reconnaître, malgré les très nombreuses réfections qu'il a subies, le mur de clôture d'un cloître médiéval (fig. 2). On ne connaît pas la date exacte de l'implantation de la communauté religieuse qui était liée au service de l'église et, de manière corollaire, on ignore la date de construction du cloître. Et si l'on a tendance à rattacher cette implantation au mouvement de renouveau impulsé par Bertrand de l'Isle Jourdain à la fin du XI<sup>e</sup> ou au début du XII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, elle n'est attestée que tardivement par un document daté de 1387 qui mentionne l'existence, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, de quatre chanoines qui desservaient une église dite "collégiale et paroissiale"<sup>4</sup>. Le cloître est évoqué en 1632 et en 1754 ; et des vestiges sont signalés entre 1824 et 1827<sup>5</sup>. Il communiquait avec l'église par une porte secondaire ménagée dans le collatéral sud, toujours en service et qui ouvre aujourd'hui sur le jardin. Si l'on en croit Bertrand Sapène, il aurait été détruit avant la

2. Pour une chronologie des fouilles effectuées à Saint-Just et un état des connaissances concernant les origines du site, voir Schenck 1996. Pour une analyse architecturale et stylistique de la basilique romane, voir Pousthomis 2000, 12-21.

3. C'est peut-être à ce cloître et à ses annexes que Vital, hagiographe de Bertrand de l'Isle, auteur au XII<sup>e</sup> siècle du *Liber miraculorum*, faisait allusion, lorsqu'il signalait la présence du saint évêque *in domibus constitutis juxta ecclesiam sancti Justi* (Contrasty 1941, 231).

4. *Consuale beneficiorum diocesis Convenarum, vulgo Pancarta* : Corraze 1936-1937, 151-152.

5. Pousthomis 2000, 10.



Fig. 2. Vue partielle du jardin. De l'avant-plan à l'arrière-plan, on distingue les murs 15 et 16 à 19 (cliché Kitterie Schenck-David).

Révolution<sup>6</sup>. Selon le baron Louis de Fiancette d'Agos et Pierre Bedin, curieusement précis sans être bien documentés, l'abandon du cloître daterait d'un épisode des guerres de religion, auquel resterait rattaché le très vague souvenir d'un massacre qui aurait marqué la fin de la vie communautaire à Saint-Just<sup>7</sup> en 1586 ou en 1593-94. En 1856, il ne restait plus d'élévation du cloître<sup>8</sup>.

6. Sapène 1954, 91 et 1966, 137.

7. Agos 1885, 99 et Bedin 1931, 174.

## L'histoire reconstituée des fouilles

C'est, semble-t-il, à B. Sapène, directeur des fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges de 1920 à 1969, que l'on doit les deux premières interventions archéologiques dans le jardin du cloître. L'une fut effectuée en 1937. Elle n'a pas été publiée : une page et demi des *Carnets* du fouilleur, seulement, signale cette opération faite contre le mur gouttereau de la première travée du collatéral. Les résultats sont condensés en deux maigres stratigraphies annotées<sup>9</sup>. L'autre fut entreprise en 1943 ; B. Sapène, en quête des vestiges du cloître, concentra ses efforts sur le jardin même. Si, là encore, les résultats de cette campagne de fouilles importante n'ont pas fait l'objet d'une véritable publication, le fouilleur a toutefois noirci cinq pages de ses *Carnets* et a fait part de ses conclusions, de manière très laconique et succincte, dans un guide touristique publié en 1954 et réédité en 1966<sup>10</sup>. Les fruits de sa recherche y sont exprimés en trois courtes phrases accompagnées d'un plan : "les sondages que j'ai effectués en 1943 dans la bordure méridionale [de l'église] m'ont révélé deux couches de démolitions sous ses fondations et la superposition de tombeaux maçonnés et de sarcophages de marbre. Nulle trace de podium de temple comme on l'a toujours supposé (...). La seule confirmation est celle d'un cloître abandonné avant la Révolution"<sup>11</sup>.

L'opération la plus importante, sans doute également la plus destructrice, eut lieu entre 1950 et 1958. Elle fut l'œuvre de l'architecte des Monuments historiques, Sylvain Stym-Popper, qui, chargé de la "remise en état définitive"<sup>12</sup> de l'édifice roman, déblaya, assisté de B. Sapène, l'ensemble de la parcelle du jardin, mettant au jour les débords de fondation de la basilique

8. Agos 1856, 42. La disparition définitive du cloître de Saint-Just est peut-être, quoiqu'en dise d'Agos, contemporaine de la destruction du Couvent des Cordeliers. Établi sur le territoire de la commune de Valcabrère, à l'ouest du village, il a été vendu comme bien national en 1791 et fut entièrement démoli ; ses vestiges furent dispersés.

9. *Carnets*, 2239-2240. L'intégrale des carnets de fouilles de B. Sapène est conservée au siège de la Société archéologique du Midi de la France à Toulouse.

10. *Carnets*, 2767-2771, Sapène 1954, 91, note 1 et 1966, 137, note 1.

11. Sapène 1954, 93 et 1966, 140.

12. Stym-Popper 1959, 176.

romane, poussant par endroits les investigations bien plus profondément que ne le nécessitaient les impératifs de la restauration. Les résultats de ces fouilles drastiques n'ont pas fait l'objet de la publication qu'ils méritaient. Ils n'occupent que douze lignes de l'article de S. Szym-Popper qui ne mentionna que "les infrastructures d'un ensemble de constructions rectangulaires, parallèles ou perpendiculaires à l'église et qui ont été coupées par les murs goutterots de celle-ci"<sup>13</sup>. Quant aux observations personnelles de B. Sapène<sup>14</sup>, elles sont résumées en une phrase de commentaire officiel qui signale de manière elliptique des "constructions mystérieuses aux abords sud [de Saint-Just], passant sous l'église" mais qui ne semblent pas "dès l'abord romaines"<sup>15</sup>.

C'est donc en remontant à la source la plus directe, les *Carnets* encore, que l'on mesure à la fois l'importance des travaux qui furent effectués en 1943 et entre 1950 et 1958, et l'ampleur des dégâts dont ils furent la cause. Ces notes, relayées pour ce qui est de la fouille de 1943 par une série de fiches synthétiques rédigées en 1947 par Robert Gavelle, apportent, en l'absence de rapport officiel, plus de précisions et éclaircissements que ceux fournis par les maigres mentions qui furent publiées.

### L'état des lieux

Aujourd'hui, le jardin du cloître ainsi que les abords immédiats du chevet et du pignon occidental accusent un fort dénivelé par rapport au cimetière moderne, qui s'étend pour l'essentiel au nord de la basilique. Cette dénivellation de plus d'un mètre est la conséquence des travaux de S. Szym-Popper. Le niveau de circulation actuel résulte d'un choix arbitraire qui n'a pas de fondement archéologique, ni historique<sup>16</sup>.

Plusieurs murs, les uns antiques, d'autres médiévaux, d'autres encore contemporains, y affleurent à des hauteurs de conservation variable (fig. 3).

Deux fragments de murs de facture antique (7 et 8) apparaissent à fleur du gazon. Construits avec des moellons éclatés et assemblés avec un mortier de chaux et de sable jaunâtre, ils sont les seuls vestiges perceptibles d'un monument de plan rectangulaire. Celui-ci présente, selon quelques vérifications effectuées en 1996 (12), les caractères d'un mausolée, transformé dans un second temps en chapelle funéraire par l'adjonction d'un chœur à chevet plat (9, 10), transformation dont les restes enfouis ne sont plus visibles<sup>17</sup>.

Trois segments de murs parfaitement liés (4, 5 et 6) faits de moellons éclatés et d'un mortier de chaux, dominant de deux à quatre assises le sol du jardin<sup>18</sup>. La découverte, en 1988, contre le flanc septentrional de l'église romane de trois murs (1, 2 et 3), qui en sont l'exacte réplique, a permis de reconnaître que ces deux séries de murs, coupés par les gouttereaux de la basilique, devaient appartenir à un même édifice et peut-être former les extrémités septentrionale et méridionale du transept ou du vaisseau transversal d'une église, d'un oratoire, ou peut-être d'un baptistère antérieur à la basilique romane<sup>19</sup>.

Trois murets (13, 14 et 15) de galets roulés et de moellons taillés à la chasse, liés au mortier et recouverts pour partie d'un grossier glacis de ciment, présentent les traces de plusieurs rapetassages et rapiècements. Ils étaient considérés comme étant les vestiges du stylobate du cloître, dont il manque la travée nord et dont le tracé est rompu dans l'angle sud-est et sur le côté ouest.

Quatre murs de construction contemporaine (16, 17, 18 et 19), enfin, délimitaient, avec les murs 4 et 5 du bâtiment préroman, une sorte d'enclos carré dont le niveau de sol intérieur était plus bas

13. *Ibid.*, 178 et 174.

14. *Carnets*, 3487-3488.

15. Sapène 1966, 142.

16. On peut estimer que le sol de circulation médiéval devait, au sud, se situer entre la cote 458,80 et 458,60 m NGF. Dès le XIV<sup>e</sup> siècle, le cimetière devait être, au nord et à l'ouest, surélevé de 20 à 30 cm comme l'indique le niveau de débord de fondation de l'enfeu, accolé à cette période à l'angle nord-ouest de l'église.

17. Schenck 1996, 204-205.

18. L'emploi, à l'assise d'arase, de quelques moellons posés à l'envers témoigne de petites réfections modernes du parement ancien.

19. Schenck 1996, 204. Les résultats des fouilles faites en 1988 sur le flanc nord de la basilique n'ont pas été publiés. Cf. Dieulafait (Chr.), *Rapport non publié*, déposé aux archives du Service régional de l'archéologie de Midi-Pyrénées et au musée archéologique à Saint-Bertrand-de-Comminges.

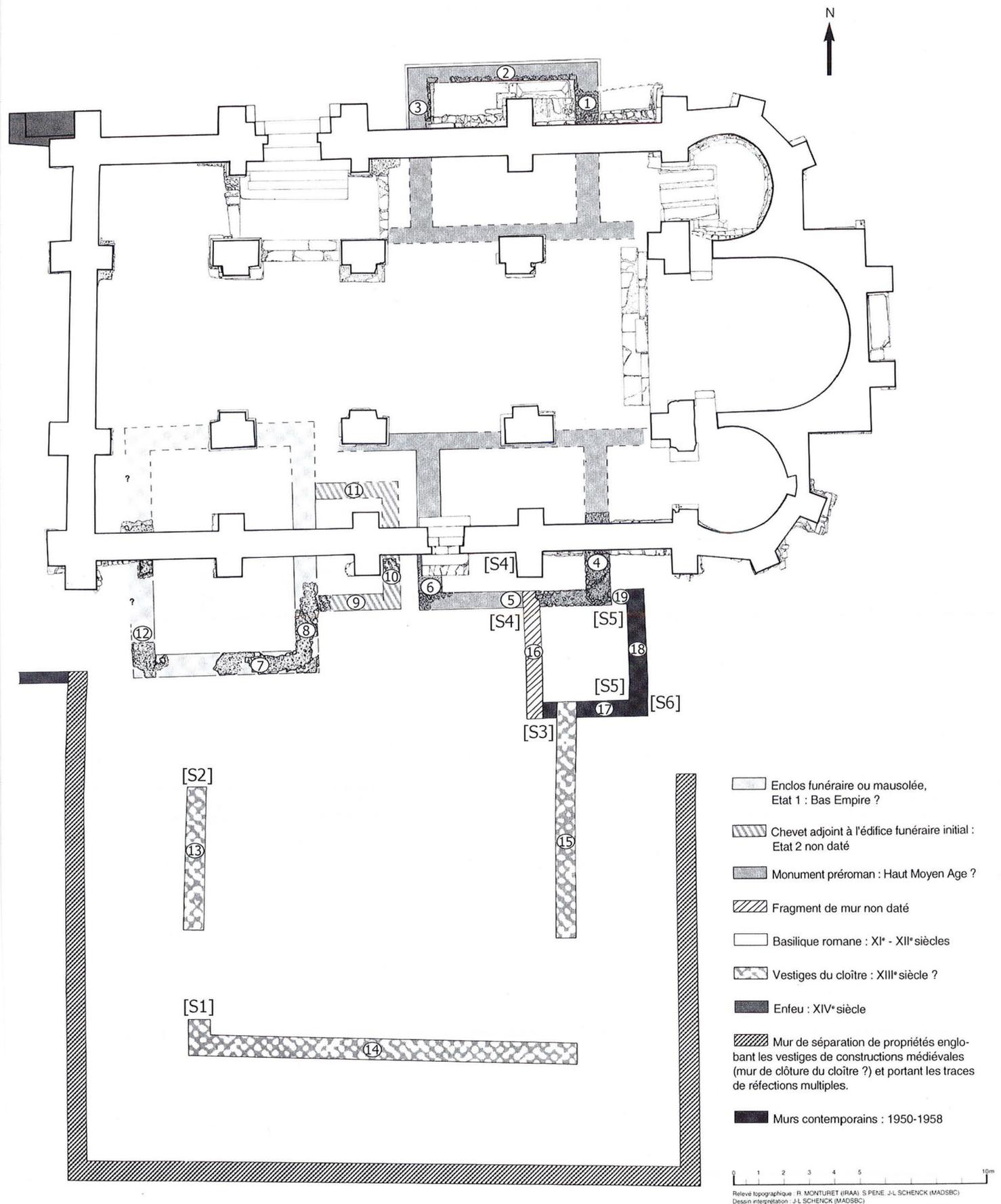


Fig. 3. Plan de l'état des lieux. Essai d'interprétation chronologique (1996).

que le niveau du jardin environnant. Identifiés en 1996 comme “mur non daté” (16) et “murs contemporains 1950-1958” (17, 18 et 19), ils étaient parfaitement liés<sup>20</sup>. Cette distinction chronologique reposait sur la lecture du plan publié par S. Stym-Popper, où le premier est bien dessiné et signalé en légende comme une des “fondations antérieures au Moyen Âge”<sup>21</sup> alors que les trois autres ne sont pas représentés. Ces murs modernes engendraient ainsi un espace incohérent et inexplicable, et créaient une cascade d’aberrations chronologiques : associés, par une restauration à l’identique, avec le mur qui délimitait la travée orientale du cloître (15), ils recouvraient, en effet, par la section 16 à l’ouest, le mur 5 du bâtiment préroman et s’arrêtaient à l’est, de manière ruiniforme (19), comme s’ils avaient été coupés par le mur oriental 4 de ce même bâtiment<sup>22</sup>.

## 2. LES FAUSSES RUINES DU CLOÎTRE

### Deux sondages sur le tracé de la branche occidentale du stylobate

Ces deux sondages n’ont livré aucun résultat précis en ce qui concerne l’histoire et la chronologie du cloître ; en revanche, ils ont permis de préciser l’évolution moderne des lieux. Ainsi, dans le sondage effectué à l’angle sud du cloître (fig. 3, S1 et fig. 4, 1), sous une faible couche d’humus, s’étend une couche de terre compacte, extrêmement tassée et dure, mêlée de gravier, de cailloux éclatés et de petits fragments de briques et de tuiles, qui englobe un faible massif de galets liés d’un mortier fin et grisâtre. Il s’agit là de terres remuées et remplacées en un comblement postérieur à la destruction du massif mis au jour. Un mince filet de cette terre compacte s’intercale, en effet, très nettement entre les vestiges de ce mur très malmené et le muret moderne qui lui est superposé, et dont le pied de fondation repose

bien nettement au niveau supérieur de la couche de terre tassée.

Si ce sondage a donc bien révélé la présence, certes très ténue, de ce qui pourrait être le vestige du soubassement du stylobate du cloître médiéval, le sondage, ouvert plus au nord, n’a livré, quant à lui, aucun vestige architectural (fig. 3, S2 et fig. 4, 2). Sous la même terre de jardin, on rencontre, de part et d’autre du muret moderne, le remplissage hétéroclite de galets et de pierres calcaires de deux fosses, qui percent une terre compacte brunâtre, où furent retrouvés mêlés, gravier, éclats de briques et de nombreux nodules de mortier. Ces deux poches, qui n’ont pas fourni de matériel, constituent sans doute le remplissage hétérogène de deux tranchées effectuées en 1943 par B. Sapène à la recherche du tracé supposé du

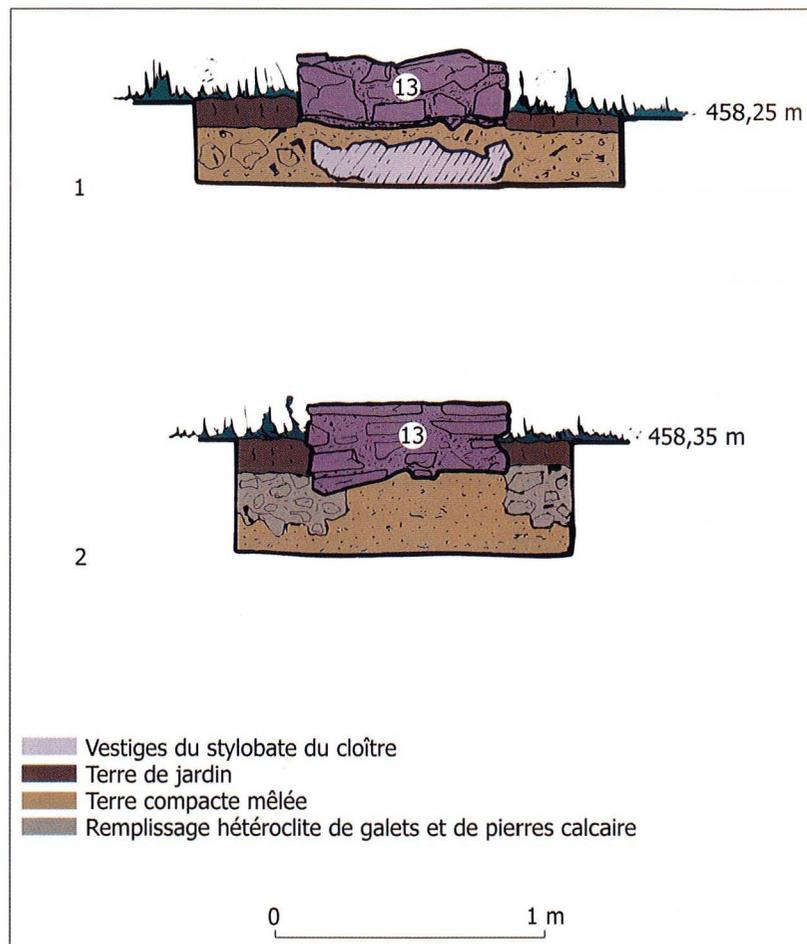


Fig. 4. Coupes stratigraphiques est-ouest des deux sondages du stylobate du cloître.

20. *Ibid.*, 203.

21. Stym-Popper 1959, 174.

22. L’objectif des travaux effectués en juin et juillet 2001 était donc de vérifier le bien-fondé du tracé actuel du cloître, d’évaluer la pertinence archéologique de son mur de stylobate d’une part et de tenter de comprendre les raisons de l’édification de murs contemporains à un endroit où rien ne semblait justifier leur présence d’autre part. Il fallait, enfin, démêler l’écheveau de tous ces murs restaurés, construits ou reconstruits.

cloître et arasées en 1958 lors du déblaiement de S. Stym-Popper. Quant à la couche brunâtre, elle appartient, comme la couche compacte du sondage précédent, à un niveau de destruction, impossible à dater en raison, là aussi, de l'absence de matériel, mais que l'on pourrait associer à la disparition tardive du cloître.

### Les enseignements de ces deux sondages

L'information essentielle que nous ont livrée ces sondages concerne le muret bas actuel, qui court, malgré quelques ruptures, sur trois côtés. Ils ont en effet révélé que cette construction n'est qu'un mur symbolique, de fabrication moderne. La lentille de terre qui le sépare des restes architecturaux sous-jacents le montre clairement. Il est sans doute l'œuvre de S. Stym-Popper, aidé des indications de B. Sapène, et date de la grande période de restauration des années 1950-1958. Ce mur, haut de 25 à 30 cm et large de 80 cm, ne conserve sans doute plus rien (hormis quelques galets et moellons réutilisés) des vestiges du véritable stylobate du cloître. Un relevé stratigraphique<sup>23</sup>, que l'on a pu replacer dans un système de nivellement cohérent grâce à l'indication, certes approximative mais bien utile, du niveau de circulation intérieur de l'église, confirme ces observations. En effet, selon ce dessin, le lit de pose du mur original<sup>24</sup>, qui correspond bien à celui du chicot de mur que l'on a retrouvé, se situait à l'altitude de 458,05 m NGF, alors que le lit de pose du muret actuel est à environ 458,20 m NGF, soit 15 cm au-dessus de celui du mur qu'il ne fait donc que symboliser.

La seconde leçon concerne le tracé de ce mur-symbole. Les hiatus que l'on observe sur les côtés oriental et occidental ne semblent pas correspondre à des interruptions médiévales, puisque le fragment de maçonnerie repéré dans le sondage de l'angle sud, que l'on peut attribuer au cloître, court au-delà de l'interruption du mur moderne. Ces deux ruptures dans la continuité normale d'un soubassement de stylobate

semblent donc avoir été arbitrairement ménagées pour améliorer la circulation des touristes dans le cloître, déambulation que la réfection de murs continus aurait rendue malaisée.

### La travée nord du cloître

Il ne subsiste aujourd'hui aucune trace du stylobate nord du cloître. Comme le retour occidental au nord-ouest, le retour oriental, à l'angle nord-est, n'a, semble-t-il, été retrouvé ni par B. Sapène en 1943, ni par S. Stym-Popper entre 1950 et 1958. L'extrémité nord du mur 15, qui se prolongeait au-delà du mur 17, est cependant dessinée sur le plan de S. Stym-Popper et signalée sous l'appellation "fondation du Moyen Age"<sup>25</sup>.

Mais, dans ses observations sur les travaux de S. Stym-Popper, B. Sapène rappelait opportunément qu'il avait lui-même mis au jour les vestiges d'un mur très lacunaire qui se développait parallèlement au mur gouttereau sud de la basilique, à une distance d'environ 4 m ; ces restes appartenaient selon lui à la branche nord du stylobate du cloître. Dans ce secteur, ce mur se superposait à un ensemble de tombes et à des murs (8 et 7) plus anciens, ignorés par B. Sapène mais relevés par S. Stym-Popper. Or l'arase de ces murs<sup>26</sup>, qui, on l'a vu, sont ceux d'un mausolée du bas Empire, a sans doute servi d'assise et de point d'appui au mur-stylobate médiéval. On comprendra donc aisément que rien ne puisse subsister du stylobate septentrional, dont les vestiges épars furent sans doute entièrement détruits au cours des grands décapages de S. Stym-Popper, au profit des murs antiques, que l'on a jugés les plus intéressants pour l'histoire du site.

C'est dans les *Carnets* de B. Sapène que l'on retrouve donc les informations les plus sûres concernant les dimensions du cloître. Ce stylobate définissait une aire trapézoïdale de 13,30 m de côté au nord, 13,40 m au sud, 14,05 m de côté à l'est et de 13,60 m à l'ouest. Reportées sur le plan relevé en 1996, ces données concordent assez bien avec les repérages effectués, à une exception près : le mur 13 affecte un léger décalage par rapport au tracé du mur initial.

23. Dessiné par B. Sapène en 1943 et remodelé par R. Gavelle en 1947.

24. Sa hauteur conservée, si l'on suit B. Sapène, avoisinait 60 cm. On constate donc que seule la largeur du mur initial (80 cm) a été respectée par les restaurateurs.

25. Stym-Popper 1959, 174.

26. Ce niveau d'arase culmine à l'altitude 458,33 m NGF.

### 3. L'IMBROGLIO DES MURS 15 À 19 : ESSAI D'ARCHÉOLOGIE DES TEMPS MODERNES

#### Une restauration drastique et erronée

Démêler l'écheveau de ces cinq murs, visiblement très restaurés, voire construits de toutes pièces, n'est pas une affaire aisée dans l'imbroglie des informations lacunaires fournies par B. Sapène et S. Stym-Popper, opération d'autant plus difficile que les intentions et les méthodes d'investigation de deux protagonistes différaient notablement<sup>27</sup>. Si, en 1943, B. Sapène s'était essentiellement attaché à la recherche du cloître, quelques années auparavant il avait touché au mur gouttereau sud de la basilique, fouillant profondément au pied du contrefort sud qui fait la jonction des murs de l'absidiole et du collatéral. Lors de ces travaux, il avait entrevu une stratigraphie qu'il n'avait su interpréter et des murs qu'il n'avait pu identifier. C'est donc lors des travaux intenses de 1950-1958 que sont apparus, ou réapparus, ces vestiges que S. Stym-Popper appela "les infrastructures d'un ensemble de constructions rectangulaires" qui appartenaient à des "édifices plus anciens que l'église elle-même", dont la technique de construction faisait penser à des "soubassements de la basse Antiquité"<sup>28</sup> et que B. Sapène nomma des "constructions mystérieuses"<sup>29</sup>. Ces murs énigmatiques appartiennent, on l'a vu, à deux édifices bien distincts : l'enclos funéraire du bas Empire, transformé en chapelle (7, 8, 9 et 10), et l'édifice préroman (4, 5 et 6) auquel on ne peut pour l'instant attribuer de fonction précise<sup>30</sup>. A ces deux ensembles, il faut ajouter le "mur non daté" 16 et le groupe des "murs contemporains" 17 à 19, que nous avons distingués en 1996 malgré une

évidente similitude de construction : le mur 16 semblait être la reconstruction ou le rapetassage moderne d'un mur ancien (long de 3,30 m, lié au nord avec le mur 5 et interrompu brutalement au sud) et qui apparaissait bien sur le plan livré par S. Stym-Popper sous l'appellation "fondation antérieure au Moyen Age" ; quant aux trois autres, leur destination restait obscure.

Si l'on s'en tenait donc au plan de l'architecte, ni la liaison du mur 16, ni celle du stylobate du cloître médiéval 15 avec les murs 17, 18 et 19 ne se justifiaient. Et si l'on poussait la critique des plans et de leurs commentaires plus avant, ces murs 17, 18 et 19 n'avait aucune raison d'être. Nous avons alors proposé de voir dans cet assemblage d'un mur antérieur au Moyen Age, d'un stylobate prétendu médiéval et de murs modernes, une construction du service des Monuments historiques, destinée à protéger la présentation muséographiée de tombes ou de sarcophages<sup>31</sup>. Mais cette réponse, exacte en partie, n'en était pas moins partielle et mal située dans le temps. Car si l'hypothèse qui concernait la destination de cet espace était juste, le tracé des murs – et ce fut la découverte essentielle de nos investigations – n'avait cependant pas été arbitrairement défini.

#### L'enchevêtrement des murs

Un sondage [S3] fait à la jonction de tous ces murs a révélé, sous la terre de jardin, la présence d'un niveau de cailloux (sans doute un drain d'engazonnement) posés sur une couche de terre très compacte. Celle-ci est percée par une tranchée orientée d'est en ouest, qui court parallèlement au mur 17. Au fond de cette tranchée repose une forte gaine électrique, qui l'alimente l'éclairage du flanc sud de la basilique. Cette gaine est, elle-même, posée sur un mur ancien (17a) – le mur 17 en est le symbole moderne – dont on a pu reconnaître le retour sud – ouest qui, lui, n'est autre que "la fondation antérieure au Moyen Age" de S. Stym-Popper<sup>32</sup>,

27. Le premier a pratiqué la fouilles en tranchées étroites, comme cela fut son habitude tout au long de sa carrière. Le second a cru être de son devoir de restaurateur d'effectuer un décapage de grande surface. Les observations du premier, ponctuelles et lacunaires, posent des questions auxquelles l'étroitesse du champ d'investigation ne permettait pas de répondre, celles du second n'ont pas été abordées en fonction d'une problématique de recherches historiques et n'ont pas suscité d'examen sérieux.

28. Stym-Popper 1959, 178.

29. Sapène 1966, 142.

30. Schenck 1996, 203-205 et *supra*.

31. Jusqu'à une période très récente, en effet, des fragments de sarcophages étaient exposés au niveau du sol intérieur de l'enclos formé par les murs 16 à 19.

32. Notre mur "non daté" du plan de 1996 : Schenck 1996, 203. Cf. *supra*, fig. 3.

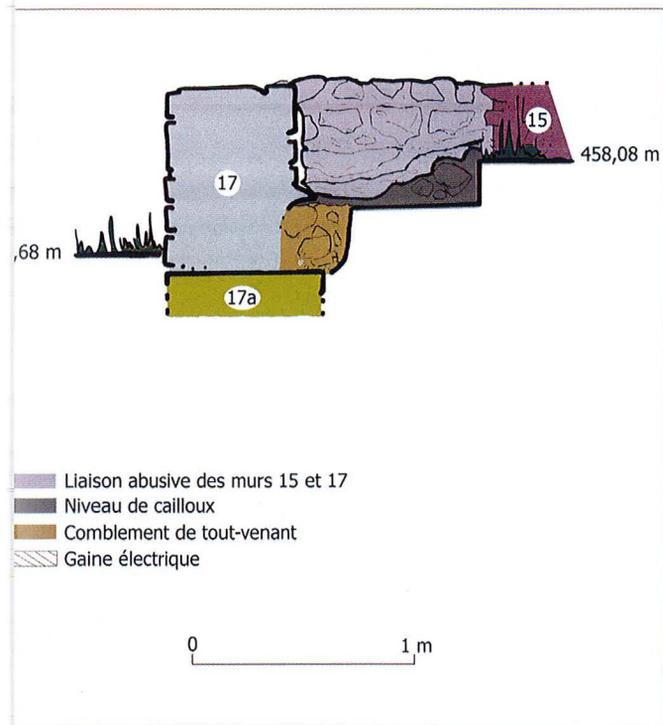


Fig. 5. Coupe stratigraphique et élévation des murs à l'angle de 15 et 17.

recouverte par le mur 16. Le mur 17 est pourvu d'un débord de fondation qui couvre le comblement de tout-venant de la tranchée d'électrification, détail qui indique bien que la construction du mur 17 est postérieure à la mise en place de cette gaine électrique (fig. 5).

Il en va de même pour la jonction entre les murs 15 et 17. Celle-ci, longue d'environ 0,80 m, présente à la fois les caractères de construction des deux murs qu'elle met en relation : même type d'assises un peu irrégulières que le mur 15 et même débord de fondation important que le mur 17 (le mur 15, lui, n'est pas fondé). Le lit supérieur de cette liaison est maçonné avec celui du mur 17, alors que les deux assises inférieures sont simplement adossées au parement sud du même mur. Tout porte donc à croire que cet emplâtre, dont la limite est signalée sur l'arase du mur 15 par une large reprise au ciment, marquée aujourd'hui par une fissure, est une construction contemporaine de celle du mur 17 et par conséquent des murs 16, 18 et 19 (fig. 6).

Ces travaux d'électrification et d'éclairage de l'église auraient été effectués vers 1977. Et il n'existe pas de compte-rendu officiel de cette intervention qui semble avoir été faite sans vérification préalable, ni suivi archéologique. Ainsi, si les murs reconstruits par B. Sapène et S. Stym-Popper entre 1950 et 1958, matérialisent un tracé de murs médiévaux disparus, les murs édifiés en 1977 recouvrent des murs anciens encore existants, qui n'avaient jamais été signalés.

### Une étape complémentaire de l'évolution du site

Un sondage [S4] effectué à la jonction des murs 16 et 5 a confirmé ces nouvelles informations : sous le mur 16 existe bien le mur ancien qu'avait relevé S. Stym-Popper, un mur qui s'est révélé être plus imposant que son clone moderne<sup>33</sup>, un mur qui, contrairement à ce que montrait le dessin de S. Stym-Popper, n'est pas lié mais accolé au mur 5 de l'édifice préroman (fig. 7). Un mur, enfin, qui correspond à une étape complémentaire de l'évolution du site : l'adjonction à l'édifice préroman d'une annexe.

Puisqu'aux deux murs modernes 16 et 17 correspondaient deux murs anciens, il apparaît évident que les deux murs 18 et 19 pouvaient également reposer sur des vestiges antiques. Un sondage [S5], pratiqué dans l'angle intérieur sud-est de l'enclos, a montré que le mur 18 se superposait effectivement à un mur antérieur (18a), ou plus exactement à la fondation soigneusement arasée d'un mur, en parfaite liaison avec 17a. La stratigraphie intérieure – belle illustration des intenses bouleversements qu'a connus le site – n'a mis en évidence qu'une seule couche de comblement moderne extrêmement hétérogène, constituée de cailloux, de fragments de tuiles et de briques, d'éclats de taille de blocs calcaires, de nodules de mortier ancien et de ciment moderne, mêlée de débris modernes, boîtes de conserves, piles électriques, papier cellophane, qui repose directement sur le substrat géologique (fig. 8). L'agrandissement de ce sondage a montré que la pseudo cassure du mur

33. Le mur moderne accuse, en effet, une largeur de 0,60 m, alors que le mur sous-jacent est large d'environ 1,00 m.

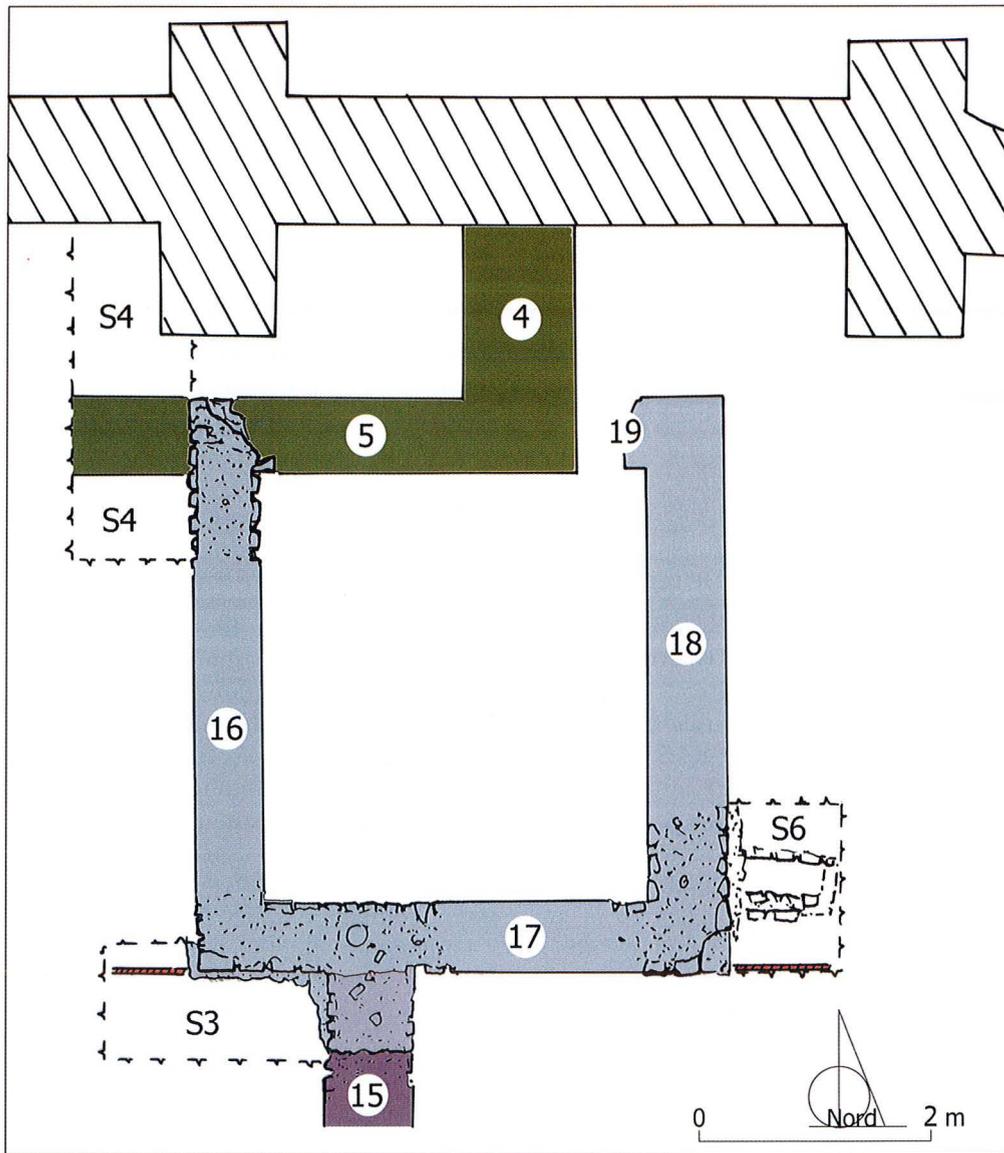


Fig. 6. Plan de l'état des lieux des murs modernes 16 à 19. Tracé de la gaine d'électrification.

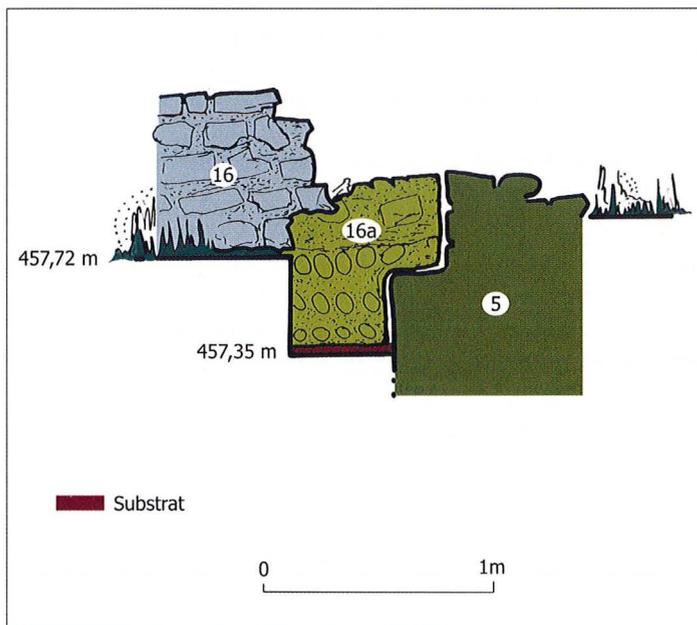


Fig. 7. Élévation de la jonction des murs 5 et 16a après démontage de l'extrémité du mur moderne 16.

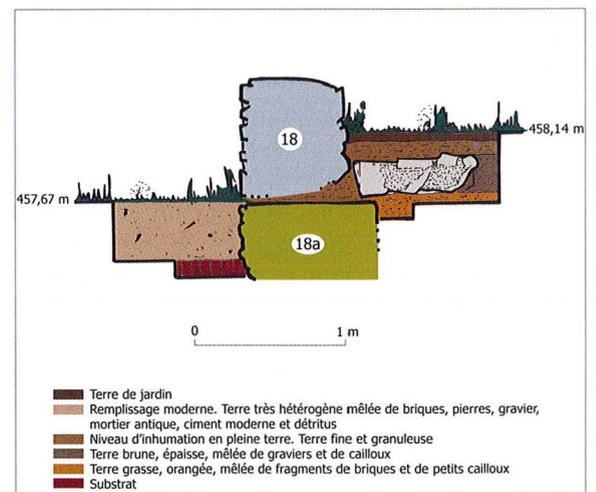


Fig. 8. Coupe stratigraphique de part et d'autre des murs 18 et 18a.

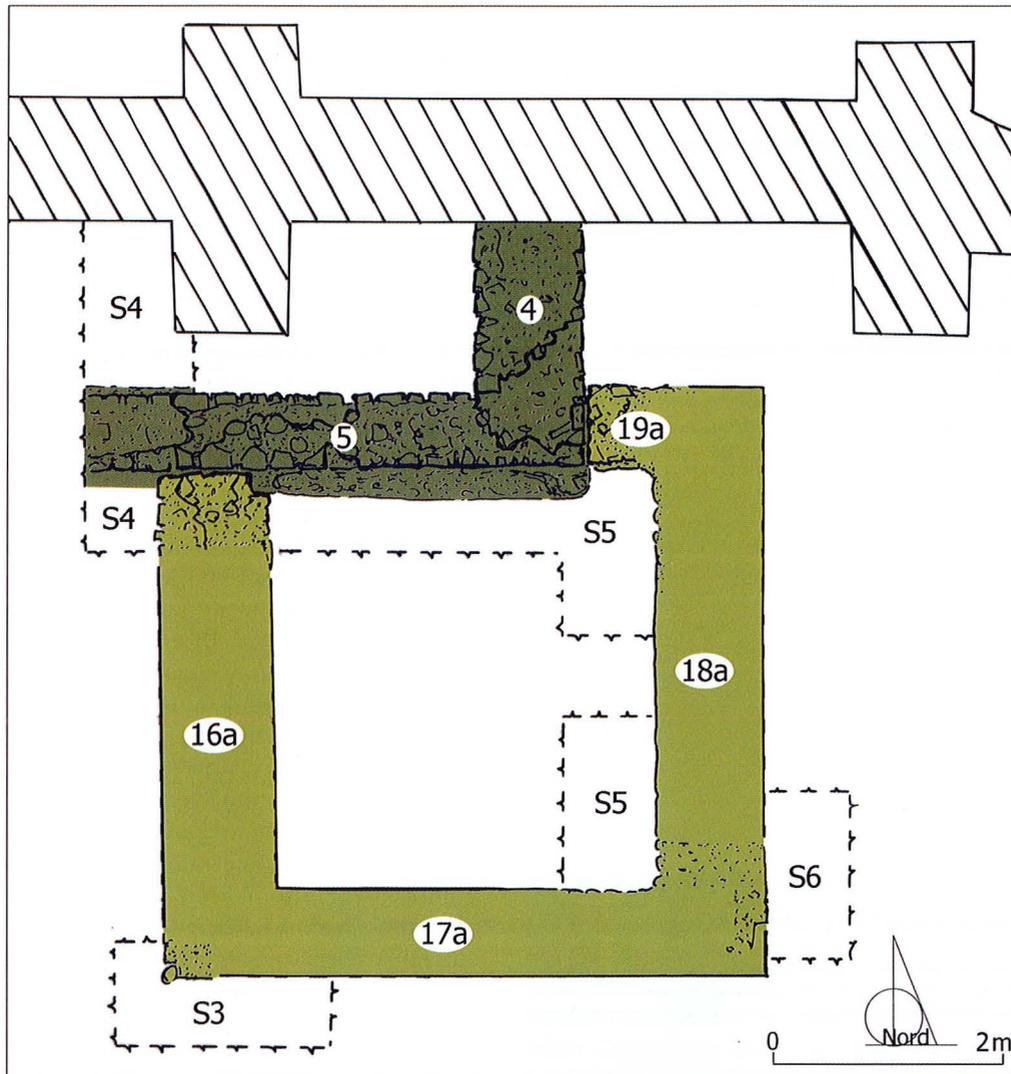


Fig. 9. Plan de l'annexe préromane.

19 ne correspondait à rien d'archéologique, mais qu'elle recouvrait également un mur (19a), qui s'appuie, contrairement à ce que suggérerait la construction moderne, contre le mur 4 de l'édifice préromain. Ces murs 16a à 19a sont donc les éléments cohérents d'un aménagement annexe, de très peu postérieur sans doute à la construction de l'édifice préromain lui-même (fig. 9). À l'appui de cette hypothèse, on remarquera d'abord que, si, dans l'angle nord-est (19a), la fondation de

cette étape de construction vient bien reposer sur la fondation des murs 4 et 5 préromains, les maigres vestiges de deux assises d'élévation coïncident presque parfaitement aux assises d'élévation des murs 4 et 5. On notera ensuite que ces murs, qui présentent des caractéristiques de construction homogènes, sont, de manière identique, puissamment fondés et reposent directement sur le substrat géologique qu'ils entament, par endroits, profondément (fig. 10 et

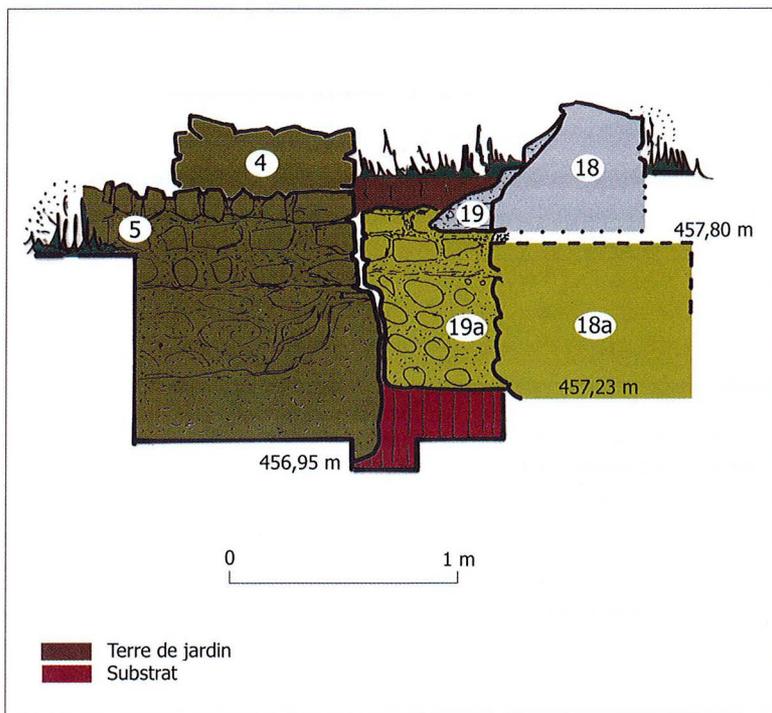


Fig. 10. Élévation de la jonction des murs 4 et 19a.



Fig. 11. Vue de la jonction des murs préromans 4 et 19a (cliché Kitterie Schenck-David).

11). Pour ce qui concerne l'édifice préroman, nous constaterons, sans pour autant pouvoir apporter d'explication à une telle différence, que la fondation de l'extrémité sud est bien plus massive que celle qui fut retrouvée, en 1988, sur le flanc nord de la basilique. On remarquera pour finir que cette fondation sud, soigneusement faite de gros galets noyés dans un mortier, a été largement excavée pour permettre la mise en place de tombes postérieures. C'est, en l'absence d'indices déterminants, l'explication la plus plausible.

Et enfin, l'extension de nos vérifications [56], à l'extérieur de l'enclos et au pied du parement oriental du mur 18, a permis de retrouver, là aussi, le mur d'origine (18a), dont l'épaisseur est identique à celle des murs 16a et 17a. La fouille a, en outre, révélé, sous une faible couche de terre de jardin et une fine couche de terre remaniée, une tombe orientée est-ouest, fortement bouleversée et pour moitié détruite lors de la construction du mur 18 en 1977 (fig. 8). Cette tombe, qui contenait encore les os longs (sans connexion) des deux jambes du défunt, était constituée d'un coffrage, de forme sans doute trapézoïdale, fait de plaques de marbre récupérées, très sommairement maçonnées ; elle reposait pour moitié sur l'arase du mur 18a. Au sud de cette tombe, certainement une de ces nombreuses inhumations auxquelles ont sans cesse fait allusion B. Sapène et S. Stym-Popper, a été retrouvée la tranchée d'installation de la gaine d'électrification, illustration ultime, s'il en fallait encore une, des ravages qui ont profondément altéré l'intégrité du site.

## CONCLUSION

Il ne faut plus guère, croyons-nous, espérer de résultats spectaculaires aux abords immédiats de Saint-Just de Valcabrière, où toutes les couches stratigraphiques ont, à toutes les époques, été gravement dégradées, voire détruites. Si nos sondages n'ont donc pas livré de révélations fracassantes quant aux vestiges de l'Antiquité tardive, du haut Moyen Age et du Moyen Age qui sont encore conservés dans ce jardin, ils apportent quelques réponses à des questions que le laxisme des fouilleurs en matière de documentation et l'action inconsidérée des restaurateurs avaient suscitées. On aura donc appris que l'actuel cloître

médiéval est une construction récente, un ensemble de murs qui ne sont que la représentation, tracée avec quelques erreurs et libertés par rapport à l'original, d'un stylobate médiéval dont il ne reste presque plus rien ; et l'on saura que l'énigmatique assemblage de murs "sans date et modernes" reprend, mais en faisant un amalgame injustifié avec des murs d'époques différentes, des vestiges anciens, dont la découverte fut volontairement occultée. C'est dans ce secteur fortement perturbé que la fouille 2001 a tout de même apporté sa part de nouveauté,

mettant en évidence une étape chronologique complémentaire, liée à l'histoire du bâtiment préroman (fig. 12). Malheureusement, cette étape ne s'inscrit, comme toujours à Saint-Just, que dans le cadre d'une chronologie relative. De peu postérieur à la construction de l'édifice préroman, cet ajout est sans doute une annexe, dont la fonction précise reste pour l'instant inexplicée : Saint-just de Valcabrière, décidément, n'a pas fini d'irriter ceux qui se penchent sur son histoire.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bedin, P. (1931) : *Saint-Bertrand-de-Comminges, la cathédrale et Saint-Just de Valcabrière*, Limoges.
- Bernard, B. (1886) : "Découvertes de reliques dans l'autel de l'église de Valcabrière (Haute-Garonne)", *Bulletin monumental*, 6<sup>ème</sup> série, 2, 501-508.
- Contrasty, J. (1940) : "*Liber miraculorum Sancti Bertrandi*", *Revue Historique de Toulouse*, 28, 1940.
- Corraze, R. (1936-1937) : "Un poullié commingeois du XIV<sup>e</sup> siècle", *Bulletin philologique et historique du CTHS*, 102-227.
- Fiancette d'Agos, L. de (1856) : *Étude sur la basilique de Saint-Just et les antiquités de Valcabrière*, Saint-Gaudens.
- (1885) : "L'église Saint-Just à Valcabrière", *Revue de Comminges*, 1, 3, 93-100.
- Pousthomis, N. (2000) : "Saint-Just de Valcabrière", in : *Saint-Bertrand-de-Comminges, le chœur renaissance, Saint-Just de Valcabrière, l'église romane*, Graulhet, 9-21.
- Sapène, B. (1954) : *Saint-Bertrand-de-Comminges, Lugdunum Convenarum, centre touristique d'art et d'histoire*, Toulouse.
- (1966) : *Saint-Bertrand-de-Comminges, Lugdunum Convenarum, centre touristique d'art et d'histoire*, Toulouse (2<sup>e</sup> édition augmentée).
- Schenck, J.-L. (1996) : "Valcabrière, église Saint-Just", in : *Les premiers monuments chrétiens de la France*, 2, *Sud-ouest et Centre*, Paris, 200-206.
- Stym-Popper, S. (1959) : "Consolidation et mise en valeur de l'église de Saint-Just de Valcabrière", *Les monuments historiques de la France*, 4, 173-178.

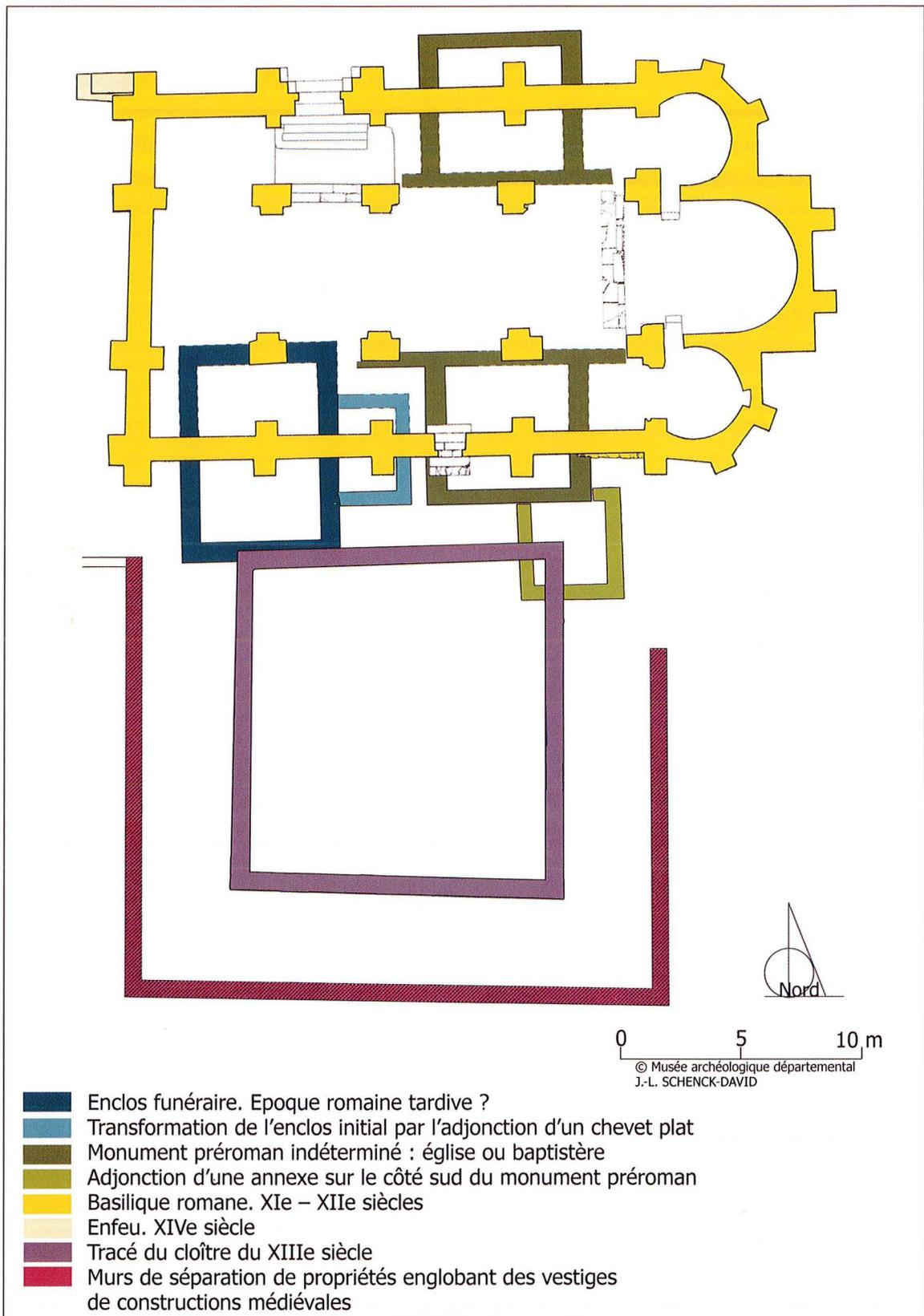


Fig. 12. Plan de Saint-Just de Valcabrière et nouvelle proposition d'interprétation chronologique.